

Une entrevue avec

IRÈNE PARÉ CHAMPAGNE



Choix des textes, recherche généalogique et harmonisation par Louise Senécal
Relations publiques par Lorraine Poulin Fluet

Généalogie

		Pierre Lambert dit Champagne (Le Jeune)	Pierre Lambert ** dit Champagne (Le Vieux)
	Ernest Champagne (Teddy)	<i>Saint-Victor 12-2-1867</i>	1824 Marguerite Boutin
Pierre-Ernest Champagne (Gros-Gas)	<i>Saint-Victor 11-7-1905</i>	M.-Agnès Bolduc	Jean-Balaam Bolduc (Capson) <i>Saint-François 1840 ***</i> Anastasia Bernard
<p><i>Saint-Victor 27-9-1933</i> <i>4^e au 3^e degré</i></p> <p>Irène Paré</p> <p><small>* Voir la construction de l'église dans le Survot historique ** Voir la Côte-à-Champagne à la fin de l'entrevue de <i>Israël Lapointe</i> *** Voir la légende de Capson dans le Survot historique, première partie</small></p>	Félixine Grondin	Joseph Grondin* <i>Saint-Victor 5-2-1883</i>	Louis Grondin <i>Saint-Joseph 1850</i> Césarie Paré
	Romuald Paré	Joséphine Poulin	Georges Poulin <i>Saint-François 1864</i> Rosalie Plante
	<i>1^{res} noces : Emma Fortin</i>	Samuel Paré	Jean Paré <i>Saint-Joseph 1826</i> Hermine Vachon
	<i>Saint-Joseph 7-2-1911</i> <i>2^{es} noces</i>	Philomène Gilbert	Henri Gilbert <i>Saint-Joseph 1831</i> Modeste Doyon
M.-Louise Fortin	Vénérand Fortin	Jean Fortin <i>Saint-Joseph 1840</i> Sophie Gagnon	Godfroid Veilleux <i>Saint-François 1861</i> Apolline Drouin
		<i>Saint-François 9-10-1883</i>	
		Apolline Veilleux <i>2^{es} noces : Marcellin Veilleux, 1897</i>	



Irène et Pierre-Ernest, le 27 septembre 1933.
Provenance: Irène Paré Champagne



La famille d'Ernest Champagne et de Félixine Grondin.
 Les bébés: Antoine et Benoît Champagne.
 De gauche à droite: Henri-Albert Champagne, Agnès Bolduc, soeur de Michel et de Siméon Bolduc, Ernest (dit Teddy), Félixine et Pierre-Ernest Champagne (dit Gros-Gars). Derrière: Jeanne et Marie-Louise Champagne au 255, Rang 3 Nord en 1912.

Provenance: Irène Paré Champagne

HLC– (Huguette Lessard Champagne) Nous sommes le 18 avril 1995, à Saint-Victor, rue du Séminaire, avec madame **Irène Paré Champagne**. Madame Champagne est née en 1913. Qu'est-ce que vous pensez, si on se reportait à vos premières années, disons au tout début de votre mariage?

Mariage

IPC– D'abord, on s'est mariés en 1933, à 7 heures du matin, à l'église. C'est monsieur 'curé Denis Garon qui a béni notre mariage. Puis après le mariage, on a fait route vers le troisième rang (Nord), où résidait mon père (Romuald Paré à Samuel). Vu que c'était de bonne heure le matin, nous avons arrêté chez **mononcle**², qui se trouvait sur la route, **mononcle**² Pierre-Albert (Champagne à Pierre) et **mononcle**² Joseph Champagne (à Pierre, sic : les oncles de son mari). Et après, durant l'avant-midi, nous nous sommes rendus chez mon père (Romuald Paré à Samuel, à côté du 625, rang Sainte-Caroline), pour le grand dîner des noces.

HLC– À quelle heure étaient les

mariages, dans ces années-là?

IPC– Sept heures du matin. 'Fallait se lever, on avait hâte.

HLC– Et pourquoi c'était aussi tôt?

IPC– I' avaient pas besoin de chauffer l'église. Quand l'église, i' chauffaient, c'était à 7 heures du matin. **E!** monde, i' étaient là, pour aller à la messe.

Agriculture – Années 30

HLC– Et puis après ça, dans vos premières années, vous étiez en agriculture?

IPC– Oui. On a travaillé, mon mari (Pierre-Ernest Champagne dit Gros-Gars à Ernest) et moi, on était sur une ferme.

HLC– Et qu'est-ce que vous pensez, à propos de l'agriculture, si on compare avec vos tout débuts?

IPC– I' y a beaucoup de différences. Dans ce temps-là, nous avons une terre, malgré tout', qui passait pour la plus belle terre du rang et puis qui n'avait pas grand, en culture. I' a fallu que mon mari (Pierre-Ernest

Champagne dit Gros-Gars à Ernest dit Teddy) travaille beaucoup, pour défricher ça. I' y en avait pas beaucoup, de cultivé, 'fait que ça prenait du courage et on avait commencé avec des boeufs, des 'tits boeufs qu'il avait domptés. C'était ça, notre tracteur. Ça prenait moins de gaz qu'aujourd'hui! (rires)

HLC– Sûrement. Puis i' avait de l'équipement?

IPC– Bi'n, i' avait des équipements, ça n'en prenait toujours un p'tit peu, des équipements, mais c'était pas comme les chevaux, non plus. I' y avait le collier qu'i' 'i mettait, c'était un **youc**¹ à boeuf, qui s'en allait. I' y en a beaucoup, encore, qui les ont gardés, en souvenir. I' y en a qui ont ça comme décoration. Même dans les restaurants, j'en ai déjà vu, en souvenir, parce que c'est ancien beaucoup.

HLC– Est-ce qu'ils les gardaient longtemps, ces boeufs-là, qui vous servaient de tracteur?

IPC– Bi'n, nous-autres, on les avait gardés pas tellement longtemps, parce qu'il s'était acheté un cheval. Quand qu'on a commencé, les premiers temps, c'correct, mais après ça, bi'n, le monde s'organisaient à mesure. C'tait ça.

HLC– Vous avez continué avec des chevaux?

IPC– Avec des chevaux.

HLC– Du temps de la culture avec le boeuf, est-ce que vous pouviez ensemer des champs?

IPC– Oui, oui. I' faisait du labour, i' semait de l'avoine, toutes sortes de choses. Les morceaux cultivés n'étaient pas d'la même grandeur qu'aujourd'hui.

HLC– Les variétés, c'étaient quoi?

IPC– Les variétés : l'avoine et p'is on semait des patates et puis, des années, on s'mait des pois, du sarrasin, ça faisait d'la farine.

LPF– Votre père, i' allait pas faire moudre?

BC– Ah! bi'n oui. J'suis allé, moi aussi, faire moudre du grain.

LPF– Pour avoir de la farine?

ÉBC– Bi'n oui. Mon père allait chez Fridolin Gosselin. C'était une *moulange*¹ et i' y avait *yen que*¹ là qu'ils pouvaient faire de la farine (de sarrasin).

LPF– C'étaient des grosses meules de pierre?

BC– Oui. J'ai vu faire ça.

ÉBC– Mon père semait du blé et c'est Fridolin Gosselin qui moulait le blé. On avait du blé pour tout l'hiver. J'me rappelle, il faisait du sarrasin et il mettait des *couvertes*¹, tout l'tour, pour 'pas que ça tombe.

Source : Entrevue de Benoît Champagne et Émilienne Bilodeau Champagne, par Lorraine Poulin Fluet, 15 février 1996

HLC– C'est diversifié?

IPC– Bi'n, c'est comme aujourd'hui, à peu près. I' y en a encore, hein, qui font ça. Mais seulement qu'c'est des grands morceaux p'is, dans c'temps-là, bi'n, c'était pas pareil.

HLC– Est-ce que vous faisiez un peu de production laitière?

IPC– Oui. Dans c'temps-là, on avait des vaches. On n'n avait pas beaucoup, on avait commencé, on en avait cinq et puis i' est venu un temps où on 'n avait sept. On était le plus gros producteur du rang.

HLC– Et puis le lait, le transport du lait?

IPC– Le transport du lait quand qu'on tirait les vaches p'is qu'on mettait ça dans une grande *canisse*¹, puis le matin,

là, mon mari (Pierre-Ernest Champagne) i' prenait sa charrette et p'is i' allait mener ça à la fromagerie.

HLC– Est-ce qu'elle était loin, la fromagerie (celle de Welly Drouin, au rang Un Nord)?

IPC– Elle était le voisin de Jos Champagne (Joseph à Pierre).

HLC– À peu près un quart de mille?

IPC– Oui, parce que des fois, i' pouvait y aller à bras, comme on dit.

HLC– Et puis les fromageries, est-ce qu'il y en avait plusieurs?

IPC– Les fromageries, bi'n, on 'n avait une, là (au rang Un Nord) pis i' y en avait une à Sainte-Caroline (en face du 625, rang Sainte-Caroline), aussi, p'is i' y en avait une dans le (rang) 3 (Nord, chez Jules à Esdras dit Dédasse Cloutier, entre le 391 et le 425, rang 3 Nord).

HLC– Mais votre fromager, vous souvenez-vous de son nom?

IPC– C'était monsieur Welly Drouin, dans le temps. À tous les matins, on allait porter notre lait là. P'is les fins de semaines, bi'n, c'tait un p'tit rendez-vous, pour les hommes. Le samedi soir, là, après la journée, les hommes disaient : «**On va aller faire un tour à 'fromagerie, en allant manger du fromage p'is jaser!**»

HLC– Ah! bon, c'était le restaurant des hommes?

IPC– C'est justement.

HLC– Les femmes 'avaient pas accès à aller manger du fromage frais?

IPC– Non, les femmes, i' y allaient pas. Dans ce temps-là, les femmes, i' fallait qu'ça reste à 'maison, plus qu'aujourd'hui!

HLC– Est-ce que vous ne faisiez pas, aussi, du beurre?

IPC– Bi'n, vers l'automne, là, quand que les vaches n'avaient pas beaucoup de lait, on faisait notre beurre.

HLC– Et c'était ça, votre revenu d'agriculture?

IPC– Oui.

Entretien de la voie ferrée

HLC– Sur votre ferme, i' y avait aussi la voie ferrée, qui la traversait en deux. Vous vous souvenez sûrement de pas mal de choses qui sont arrivées?

IPC– Bi'n, durant *la grosse* hiver, comme de raison, c'tait pas comme aujourd'hui. I' y avait beaucoup de tempêtes, de grosses tempêtes, p'is 'fallait que le train marche. Ça fait... L'hiver, bi'n, quand qu'*la track*¹ était pleine, là, i' engageaient des hommes, pour pelleter p'is ôter la neige (**voir les entrevues de Jean-Roch Bureau, de Jean-Louis Bolduc et de Irénée Groleau**).

P'is i' faisaient un bout', là, p'is ces hommes-là, bi'n, i' apportaient leur dîner p'is i' s'rendaient aux maisons. I' dinaient à 'chaleur p'is après 'dîner, bi'n, i' r'tournaient à les ouvrages, quand c'était pas fait. I' continuaient jusqu'à temps que le train puisse faire un bon bout. I' y en avait, des fois, i' faisaient des grands bouts, mais d'autres fois, i' faisaient pas long.

HLC– I' pelletaient la neige en avant du train?

IPC– Bi'n oui, mais i' y avait plus de neige qu'aujourd'hui.

HLC– I' mettaient, aussi, des clôtures à neige?

IPC– I' en mettaient, mais c'était pas suffisant.

HLC– Ces trains-là, i' passaient quand même assez souvent?

IPC– Bi'n, ça passait *el!* matin, *certain*¹, p'is l'soir p'is dans 'avant-midi p'is, des fois, à 4 heures dans 'après-midi.

Dans une journée, i' faisaient plusieurs voyages. C'tait pas pareil, tout venait en train. Les vivres, les passagers, les *promeneux*¹, tout ça. P'is quand que le monde avaient des *lards*¹ à vendre, ça s'en allait dans le train. Dans le premier train, c'était comme ça, tout' dans l'premier train.

Train – Transport

HLC– I' y avait des wagons qui étaient réservés, j' imagine, pour...

IPC– Pour les *promeneux*¹, différentes choses. Bi'n, c'est justement, ça n'en prenait, aussi!

HLC– Alors, ça faisait une grosse circulation sur votre ferme, c'te voie ferrée-là?

IPC– Oui. 'Fallait s'dépêcher, des fois. Quand qu'on allait faire traverser les animaux, là, bi'n, c'tait moins drôle.

HLC– Est-ce que c'était à des heures régulières?

IPC– Bi'n, c'était toujours à des heures régulières, on les voyait assez *ded*¹ loin, mais les animaux, eux-autres, i' *bâdraient*¹ pas pour ça. Nous-autres, 'fallait s'dépêcher plus!

HLC– Il est arrivé des accidents avec les animaux?

IPC– Il en a déjà arrivé, mais pas tellement souvent. C'est parce que i' arrivait des animaux qui passaient à des places et p'is qu'i' y avait pas personne, en arrière.

HLC– I' y en avait qui avaient des passages souterrains?

IPC– Oui, i' y en avait qui avaient des passages. Nous-autres, on s'trouvait à pas 'n avoir.

Entretien de la voie ferrée

HLC– Alors monsieur Champagne (Pierre-Ernest dit Gros-Gars à Ernest) se rappelle aussi d'avoir charroyé des roches, pour cette voie ferrée?



*Le motel des quêteux.
Huguette Lessard Champagne, photographe*

IPC– Oui. Quand qu'i' ont posé des *tracks*¹, des fois, i' renouvelaient ça, ces *tracks*¹-là. 'Fallait que ça soit renouvelé, de temps en temps. Ça usait, comme d'autres choses, dans l'fond, voyager su' ça.

HLC– Le voyage, dans ce temps-là, se faisait?

IPC– Ça se faisait avec des boeufs, au commencement, mais en dernier, c'tait des ch'vaux.

Quêteux

HLC– I' devaient faire de l'arrosage?

IPC– Bi'n, i' y en a qui disent qu'i' arrosaient, mais c'taient pas les hommes, c'était la compagnie, qui arrosait, pour empêcher la pousse d'herbe et de bois.

Les compagnies, i' avaient des petites cabanes, là, du long de la *track*¹. I' y en avait justement une, là, pas loin de che' nous. Les *travailleurs*¹ mettaient leu's outils là-d'dans. Et puisqu'i' y avait des *quêteux*¹ qui étaient mal pris, bi'n, c'tait leu'(chez eux)... I' s'en allaient là p'is i' couchaient là p'is i' passaient *quèques*¹ jours là, quand qu'la tempête était trop forte. P'is i' venaient aux maisons.

CT– Des années, on pelletait la neige.

APT– Dans le chemin?

CT– Sur la *track*¹. On était plusieurs.

LPF– Tout le rang des Fonds faisait ça?

CT– La neige qui bouchait la *track*¹. Des places, c'était poudré. I' fallait la pelleter et l'ôter. C'était dans l'hiver et on était payés cinquante *cennes*¹ par jour.

LPF– Mais c'était obligatoire d'enlever ça avec la pelle?

CT– Bi'n oui. La compagnie de chemin de fer était obligée de la faire ouvrir. Le monde avait payé et i' étaient pas capables de descendre dans les *chars*¹. Si je me rappelle bien, ils étaient avertis qu'i' y aurait pas de train de la journée.

LPF– Mais vous deviez être contents de gagner cinquante *cennes*¹?

CT– I' se prenait bien, le cinquante *cennes*¹. Ça faisait trois piastres, le samedi soir, ça.

Source : Entrevue de Cléophas Toulouse et Adrienne Paré, par Lorraine Poulin Fluet, 27 février 1995



Huguette Lessard Champagne, photographe

Bi'n, i' s'quêtaient *quèque*¹ chose à manger.

Aah! ça faisait des rendez-vous! **C'était le motel des quêteux**¹. Ça faisait bien pareil. **El**¹ monde qu'i' gardaient pas, eux-autres, i' avaients toujours un abri p'is i' pouvaient s'faire un petit feu p'is...

HLC– C'était chauffé?

IPC– C'était chauffé, ici. Bi'n, des fois, i' **sectionnaient**, i' allaient manger là,

eux-autres. I' y avait un p'tit poêle, au commencement, mais en dernier, le p'tit poêle, i' était **magané**¹. I' pouvaient se faire du feu pareil, s'ramasser des p'tits bouts de bois p'is ils venaient à bout de s'chauffer. I' s'**déprenaient**¹.

HLC– Bon, comme ça, ça avait son bon p'tit côté, aussi. Ça pouvait abriter des personnes itinérantes.

IPC– Bi'n oui, c'est sûr, i' étaient bi'n, là, pis i' étaient pas **bâdrés**¹ par personne. P'is i' y avait seulement que mon frère Adrien (Paré à Romuald), des fois, i' aimait ça aller voir les **quêteux**¹, vu qu'i' parlait pas p'is qu'i' s'faisait comprendre par eux-autres. I' était muet p'is i' avait pas de difficulté, avec eux-autres. P'is 'fallait qu'on dise : «Va pas là, va pas là, à 'cabane.» I' allait voir les **quêteux**¹. 'Fallait qu'i' d'y aille, voir s'i' y avait quelqu'un dans 'cabane, p'is là, quand qu'i' y avait un **quêteux**¹, i' était content.

Ouragan – Anecdote

HLC– Parlez-nous de l'ouragan qui vous a apporté pas mal de problèmes?

IPC– Oui. Bi'n, quand notre grange a été à terre. On avait bi'n eu peur, c'te fois-là, parce que ç'avait craqué. Mon

mari (Pierre-Ernest Champagne), i' dit aux enfants, Clermont p'is à Rose-Hélène (Champagne) : «Venez vous mettre vis-à-vis une porte.» I' disent toujours que c'est plus fort. Et p'is les enfants s'tenaient après lui p'is i' avaient peur. On sort d'un petit **fournil**¹ d'en arrière, qu'on avait, et p'is on r'garde. Tout' était parti, i' y avait p'us rien! La grange était partie, toute écrasée à terre.

HLC– Est-ce qu'il y avait seulement que votre grange, qui avait parti, cette fois-là?

IPC– Il y avait aussi chez monsieur Welly Cloutier, que sa grange avait brisé, mais un petit peu moins que la nôtre. La nôtre avait été pire.

HLC– I' y a personne qui s'était blessé?

IPC– Non, non. On n'n a pas entendu parler, mais ç'avait retourné, dans le bout des Cloutier, là, Gédéon Cloutier (à Jean, dans le rang Sainte-Caroline).

HLC– I' y a pas eu quelqu'un qui avait voulu s'abriter?

IPC– Aah! bi'n, i' y avait Bernard Mathieu (à Béloni) qui avait eu l'envie, l'idée, vu qu'i' venait d'la cabane p'is qu'i' voyait venir ça. Lui, i' dit : «Voir une grosse tempête, j'va's m'mettre à l'abri **su**¹ mon beau-frère (Bernard Mathieu était marié à Marie-Louise Champagne).» Vu qu'on avait un **punch**² en avant, il pouvait rentrer avec sa voiture **élà**, rester là, p'is rester à l'abri.

Mais quand i' a vu qu'i' faisait tellement mauvais, i' (Bernard Mathieu) avait décidé de passer **dret**¹ p'is d's'en aller chez eux. I' avait eu une bonne idée, parce qu'i' s'rait pas retourné chez eux **certain**¹, ç'avait écrasé, tout' avait parti. I' était tout' seul.

Corvée

HLC– Donc, à ce moment-là, les gens vous avaient aidés?

GG– En haut, sur le **fani**¹, c'était du foin. On allait jouer là.

RG– Ils étaient allés à quelque part, en voiture, papa (Albert Gosselin) et maman (Léocadie Fortin), un soir, et ils étaient arrivés vers 10 heures et demie, 11 heures. Papa, il avait pris le cheval à la noirceur, il connaissait les **airs**¹. Il avait mis le cheval en arrière, il avait pris une échelle, il était monté sur le **fani**¹ avec, chercher une brassée de foin... Le **quêteux**¹ avait versé. I' l'avait pas vu! Il contait ça souvent. Il essayait de nous **épeurer**¹, nous-autres, avec ça.

LPF– I' a jamais su qui avait couché là?

GF– C'en était un qui était allé se coucher sans le demander?

RG– Il y en avait, des fois. Les **quêteux**¹ passaient.

GG– En haut, sur le **fani**¹, ils étaient bien.

LPF– C'était mieux que dehors.

Source : Entrevue de Gabrielle Gosselin Boucher et Roland Gosselin, par Lorraine Poulin Fluet et Guy Fluet, 4 mars 1995

IPC– Les gens passaient par les portes p'is i' f'saient des corvées.

HLC– Vous aviez reconstruit votre grange?

IPC– Oui, on l'avait reconstruite.

HLC– Dans le même été?

IPC– Oui. **'Faullait**, pour l'hiver. C'était à la veille des foins, les foins 'étaient pas faits, dans l'temps. **Mais les foins, c'était fait en corvée pareil**. Il avait réussi à faire tout ça.

HLC– En quelle année c'est arrivé, ça?

IPC– Rose-Hélène avait trois, quatre ans et puis Clermont un p'tit peu plus vieux, six, sept ans.

HLC– Donc, c'était dans les années '30?

IPC– Oui.

HLC– Aviez-vous eu de l'aide des femmes?

IPC– Oui. Bi'n, on en avait par **secousse**¹, c'est sûr. Les premiers temps, le monde venaient nous aider, parce que dans ce temps-là, fallait tout' cuisiner avec nos poêles à bois p'is 'fallait faire notre pain. On avait des belles-soeurs (Marie-Louise Champagne, mariée à Bernard Mathieu à Béloni, Émilienne Bilodeau, mariée à Benoît Champagne à Ernest et Catherine Lessard, mariée à Émile Paré à Romuald) qui étaient généreuses p'is qui venaient nous aider. Ça nous rendait bi'n service!

HLC– I' devait faire assez chaud, dans la cuisine?

IPC– Aah! i' faisait chaud, mais les hommes étaient bi'n contents, quand qu'i' arrivaient dans 'cuisine, pour dîner. Tout' était fait à la main, dans le temps. Malgré tout', ç'allait bi'n, à **'gang**¹. Ça va toujours bi'n, les hommes dehors. On travaillait fort p'is en faisant la cuisine, aussi. Ça allait



Râtelage du foin.
Provenance: Adrienne Fontaine Blanchard

bien, on mettait nos tables et p'is, quand qu'on était prêts, c'était l'heure du dîner et on leur criait, p'is ça v'nait!

Le ruisseau des Ormes

HLC– Vous aviez un ruisseau qui traversait votre ferme?

IPC– Oui. Ils l'appelaient le ruisseau des Ormes.

HLC– Monsieur (Pierre-Ernest) Champagne (dit Gros-Gars à Ernest) a-t-il participé à la reconstruction du pont en 1935?



Construction du pont au ruisseau des Ormes, sur La-Côte-du-Jaune en 1935. (Source: Joseph Poulin à Elzéar). De gauche à droite: Louis Mathieu, Napoléon Champagne, Elzéar Poulin, Ernest Champagne, Philippe Mathieu à Joseph, Joseph Poulin à Elzéar, Henri Mathieu, assis sur un jouque à boeuf, Hervé Paré, un garçon à Bruno Rodrigue et Joseph Gilbert.
Source: Olivette Mathieu.
Provenance: Henri Mathieu

IPC– Oui, du p'tit pont qui passe... I' passe su' not' terre, mais i' passait dans la route en allant dans le rang de Sainte-Caroline. I' coupait les terres de plusieurs ce ruisseau-là p'is i' avait travaillé là. Mais dans c'temps-là, i' chargeaient à la main, i' charroyaient de la roche en **banneau**¹, ça venait plus vite, ça. Quand venait l'temps d'décharger, ils **dompaient**¹ l'**banneau**¹. I' étaient organisés pour **domper**¹. Ils s'en débarrassaient au plus vite, pour aller en faire un autre.

Ruisseau des Ormes

En 1908 /.../ Proposé par Oram Poulin, secondé par William Rodrigue et résolu que le secrétaire soit autorisé à dresser un plan et un devis pour la nouvelle construction du pont sur le ruisseau des Ormes et à faire rapport pour la prochaine session. Adopté. /.../

Le 2 mars 1908 /.../ Le secrétaire soumet un plan et devis concernant la construction d'un pont sur le ruisseau des Ormes traversant la route d'augmentation en le premier rang du canton de Tring.

Source : Archives municipales de Saint-Victor



Provenance: Rena Poulin Breton

HLC– Ça, c'était pour la construction du pont et puis i' étaient payés au voyage?

IPC– Oui. I' étaient payés à la *job*².

HLC– Ça, c'étaient les camions du temps?

IPC– C'étaient les gros camions, dans c'temps-là. **Une voiture à deux chevaux pis el¹ bonhomme.**

Chemin

HLC– Les ch'mins étaient-ils praticables?

IPC– Ah! non. Les ch'mins 'étaient pas beaux, dans c'temps-là. Surtout la boue qu'on avait, nous-autres, là, pour monter che' nous, en partant de la route. C'était à peine qu'on pouvait aller en voiture avec des chevaux, les premiers temps. C'étaient du *cap*² p'is des roches. Un moment donné, i' ont eu un p'tit peu d'argent, aussi, du gouvernement p'is i' ont rel'vé ça, p'is c'est *venu¹ passable¹*. On a été gâtés.

Érablière

HLC– Et puis vous aviez une érablière, aussi?

IPC– Oui, on avait une érablière, pas tellement grosse, p'is 'était pas établie, dans l'temps, non plus. I' a fallu que

mon mari (Pierre-Ernest Champagne) s'achète des petites chaudières et puis i'avait une *panne*¹ p'is i' réussissait à ramasser d'l'eau p'is d'faire du *sucre*¹. Bi'n, du *sucre*¹, ça s'conservé plus longtemps. Et puis i' f'saient pas des gros salaires, au printemps, à faire cuire du *sucre*¹ au mauvais temps.

I' vendaient ça une cenne¹ la livre, cuit². C'tait pas comme el¹ sirop. P'is i' y en avait plusieurs qui étaient encore contents, parce qu'i' avaient besoin **d'argent p'is i' vendaient leu' sirop, leu' sucre¹, pour avoir de la farine, pour nourrir leur famille.**

HLC– Vous pouviez le changer au magasin?

IPC– Ouais. Dans c'temps-là, i' changeaient ça au magasin.

Guerre – Coupons – Crise

HLC– P'is vous avez connu, aussi, le temps de la Crise?

IPC– Bi'n, on s'en souvient un peu, là, dans l'temps qu'i' y avait des beaux coupons.

HLC– C'était pour avoir de la nourriture?

IPC– Ça, c'était pour avoir du *sucre*¹. On ne pouvait pas l'garder, not' *sucre*¹, on 'n avait d'besoin pour s'acheter d'la farine. P'is à Ottawa, i' envoyaient des

coupons.

HLC– Mais ça vous donnait la permission?

IPC– ...d'en acheter tant d'livres. Mais tu ne pouvais pas 'n acheter comme tu voulais.

HLC– Est-ce qu'i' évaluaient ça selon le nombre de personnes?

IPC– Oui. P'is les petites familles, bi'n, i' 'n avaient moins, les grosses familles, bi'n, eux-autres, i' 'n avaient plus.

Même, j'ai vu des hommes qui s'engageaient par les portes, pour la nourriture, p'is i' étaient bi'n contents, quand qu'i' y en avait qui pouvaient les employer, qui en avaient besoin. Parce qu'i' savaient pas où aller p'is i' fallait qu'i' mangent, ce monde-là. I' faisaient deux, trois maisons p'is quand qu'i' avaient la chance, *quéqu'un*¹ 'n avait besoin, i' passaient *quèques*¹ jours *élà*. C'est de même qu'i' faisaient leu' vie.

HLC– Pendant la Crise?

IPC– Oui. I' avaient plus de misère, encore, qu'on pense.

Autarcie – Bohémiens

HLC– Ça veut dire que tout' devait être utilisé?

IPC– C'est ça, tout était employé.

HLC– Pour habiller les enfants, ils se servaient de quoi?

IPC– Quand qu'on achetait le *sucre*¹, un sac, là, et puis la farine, bi'n la farine, c'étaient des sacs fleuris. Ça, c'était beau, quand on avait un sac qui arrivait fleuri, aux maisons. Là, *'faillait* d'i faire attention. On habillait les enfants, avec ça. On faisait des petites robes, on pouvait se faire des nappes, faire n'importe quoi.

Rien n'était perdu, dans ce temps-là. Même, je me rappelle qu'il passait, par les portes, des familles. Ils appelaient ça des «bohémiens». Des familles complètes, le père p'is la mère,

les enfants, c'était tout' assis dans le fond d'une grande voiture, là, p'is devant les maisons, ils arrêtaient et p'is ils débarquaient, ils allaient demander la charité. Des fois, c'était la femme, des fois, c'était l'homme qui débarquait.

L'monde leu' faisaient la charité p'is i' continuaient leu' chemin. Rendus au soir, là, i' pouvaient pas coucher *déhors*¹. Là, i' d'mandaient à coucher en *quèque*¹ part. Dans les dernières maisons qu'i' voyaient.

I' étaient quasiment obligés d'es garder, surtout l'hiver. Bi'n, l'été, on dit, ça pouvait toujours s'faire quand qu'i' fait beau. Mais l'hiver, les grands froids, c'était pas catholique, de laisser coucher du monde *déhors*¹.

HLC– Donc, ça veut dire qu'il y avait, aussi, des itinérants en bonne quantité?

IPC– C'est ça. I' y en avait, i' en passait p'is, quand on était jeunes, i' nous faisaient peur. Quand qu'les enfants étaient trop *malcommodes*¹, on leu' disait ça : «I' vient une voiture de bohémiens, on va t'donner!» I' voulaient pas. P'is quand qu'ça continuait, bi'n, i' avaient peur avec ça, i' arrêtaient!

Chantiers – Agriculture

HLC– C'était une façon de faire obéir les enfants?

IPC– C'est ça, s'faire obéir. Ah! oui, les mettre plus craintifs, un p'tit peu.

En agriculture, comme de raison, c'était pas comme aujourd'hui. Dans ce temps-là, i' y avait pas beaucoup d'argent. 'Faillait qu'les hommes d'y aillent, travailler dans les *chantiers*¹. Mon mari (Pierre-Ernest Champagne) partait p'is i' allait passer une *coupl'*¹ de mois p'is lui, i' s'en venait.

Mais les *ceuses*¹ qui avaient une grosse famille, là, eux-autres, i' partaient, i' faisaient toute la *run*¹. I' partaient au commencement p'is i' revenaient au mois de mai, quand qu'c'était fini. C'était pas toujours drôle, les familles qui avaient des

enfants. Il restait une femme, t'ut' seule à 'maison, avec ça, p'is i' restait un petit peu de *bardassage*¹ à faire, à l'étable.

HLC– Alors la femme restait là, toute seule, avec les enfants p'is les animaux à s'occuper?

IPC– Oui, toute la saison d'hiver. I' pouvaient pas aller voyager à tous les soirs, c'était bi'n *compréhensible*, faire 300, 400 milles, là.

Dans ce temps-là, on n'était pas bi'n comme aujourd'hui. I' étaient pas bi'n nourris p'is i' y avait des poux. I' arrivaient, des fois, avec ces petites *bébites*¹-là. C'est des choses qui arrivaient. Il n'y avait pas beaucoup d'hygiène, de confort, ça 'fait que, qu'est-*cé* qu'vous voulez? On était tout' pareils, dans c'temps-là.

HLC– Ça veut dire qu'i' fallait qu'i' aient beaucoup l'esprit d'sacrifice?

IPC– Bi'n, i' fallait, pour continuer à vivre, *faillait* qu'i' fassent *quèque*¹ chose. Quand qu'les hommes arrivaient du *chantier*¹, qu'i' avaient ramassé tout' leur argent, i' payaient leu's prêts agricoles. On avait toujours des dettes et p'is les dépenses qu'on avait faites,

à 'maison, 'fallait qu'e's s'payent. Aussi, la femme avait continué à manger, dans c'temps-là, elle p'is les enfants. On n'a pas élevé une grosse famille, mais des fois, les enfants sont malades, quand même.

Caisse

HLC– Un beau jour est arrivé les Caisses populaires (Desjardins)...

IPC– On commençait à mettre un petit peu d'argent, là, p'is c't avec ça, avec les bénéfices, qu'on a réussi à en ramasser un p'tit peu, malgré la misère qu'on a eue. P'is ça 'coûtait pas cher comme aujourd'hui. Si ça nous coûtait cher comme aujourd'hui, comme de raison, le monde 'auraient pas mis beaucoup d'argent de côté dans les Caisses (populaires Desjardins), dans c'temps-là.

Fin de l'entrevue



Les chantiers en 1911, le deuxième à partir de la gauche est Alfred Jolicoeur.
Provenance: Mariette Bernard Tardif